

Scénario du film «1939 — Nikolai Krioutchkov. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze» écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA.

Résumé du scénario :

Le texte part du film soviétique Les Tracteurs (1939) et de son acteur principal Nikolai Krioutchkov pour déployer un vaste panorama de l'URSS stalinienne à la veille de la Seconde Guerre mondiale, où culture, propagande, terreur et diplomatie sont intimement liées.

Au centre : le film Les Tracteurs, comédie kolkhozienne portée par deux chansons populaires des frères Pokrass et par le sourire charismatique de Krioutchkov. Le réalisateur Ivan Pyriev affronte la censure du tout-puissant chef du cinéma, Semion Dukelski, ancien responsable du NKVD à Voronej, qui a surveillé Mandelstam et fait couper massivement le film. Le style de pouvoir stalinien – convocations nocturnes, arbitraire, peur – imprègne toute la bureaucratie ; la vie culturelle est étroitement contrôlée par des procureurs et des organes de sécurité comme Vychinski et plus tard Beria.

Le film est inséparable du contexte de 1937–1939 : purges massives dans l'Armée rouge (des dizaines de milliers de cadres éliminés, y compris des maréchaux et commandants de haut rang), climat de paranoïa, chute de la discipline et du moral militaire. Le personnage de Krioutchkov, vétéran de combats contre le Japon au lac Khassan et dans un pays encore traumatisé par les purges, représente paradoxalement la joie, la confiance, l'héroïsme simple. Son retour au village symbolise un souffle de liberté pour des paysans attachés de force à leur kolkhoze, alors que l'armée offre à beaucoup la seule issue vers le « grand monde ».

Le texte insiste aussi sur la militarisation de l'économie soviétique : les usines de tracteurs conçues par l'Américain Albert Kahn, financées au prix de famines et payées en blé, sont en réalité des usines potentiellement convertibles en usines de chars. La collaboration technico-industrielle avec l'Allemagne nazie (crédits, machines, équipements militaires) précède et accompagne le rapprochement politique qui culmine avec le pacte Molotov-Ribbentrop (août 1939) et ses protocoles secrets de partage de la Pologne et des territoires d'Europe de l'Est.

Sur le plan international, le texte évoque Munich (1938), la politique d'apaisement de Chamberlain, les avertissements de Churchill, puis le basculement : l'URSS, qui dénonçait le « complot de Munich », se met à traiter directement avec Hitler, signe des accords économiques puis politiques, se partage la Pologne avec l'Allemagne et adopte en façade un discours de « libération » tout en coopérant ponctuellement avec la Gestapo.

Parallèlement, l'essai raconte Krioutchkov lui-même : enfant malade surnommé « Kolka le Torde », sauvé par la boxe, ouvrier, acteur du TRAM, découvert par le réalisateur Boris Barnet, formé dans un milieu artistique où passent Boulgakov, Meyerhold, Dounaïevski. Il devient une immense vedette populaire, un « homme-soleil », héros viril, joyeux, crédible, jamais simple figure de propagande. Sa trajectoire, que l'auteur rapproche de celle d'une star hollywoodienne, montre combien le cinéma stalinien est proche, par ses mécanismes de star-system et de genres, du modèle américain, même si l'idéologie diffère.

Le texte conclut sur ce contraste : tandis que le pays entre dans une période d'alliances cyniques, de guerres locales (Khassan, Khalkhin-Gol), de partage de la Pologne et de préparation à la

Seconde Guerre mondiale, le film Les Tracteurs continue d'affirmer en chanson : « Nous ne voulons pas un pouce de terre étrangère. » Le cinéma, et en particulier Krioutchkov, sert à enjoliver une époque de violence, à la rendre dans la mémoire collective plus lumineuse qu'elle ne l'a été.

Scénario :

1939 – Nikolaï Krioutchkov

À l'été 1939, on projette dans tout le pays le film *Les Tracteurs* (« *Traktoristy* »). La carte de visite du film, c'est la musique. Plus précisément, deux chansons et le sourire renversant de Krioutchkov. Les frères Daniil et Dmitri Pokrass écrivent d'un coup deux tubes pour un seul film.

Le frère aîné, Semion Pokrass, a écrit en 1919, sur commande de l'Armée rouge, la célèbre chanson « *L'Armée blanche, le baron noir* », puis en 1924 il part pour les États-Unis. Il devient Sam Pokrass, compositeur de musiques de films à Hollywood. Il écrit pour la version américaine des *Trois Mousquetaires*. Vorochilov adore ce film et fredonne le motif du grand frère américain Pokrass. Un jour, Vorochilov se permet une plaisanterie à l'adresse des plus jeunes Pokrass : « Il vaudrait mieux, les gars, que ce soit vous qui soyez partis en Amérique, et que Semion, lui, soit resté. »

En 1939, le Comité pour le cinéma est dirigé par Semion Dukelski. Il remplace Boris Choumiatski, fusillé. Le réalisateur Mikhaïl Romm se souvient : « Quand on a arrêté Choumiatski, il y a eu à Moscou une grande liesse. On ne l'aimait vraiment pas. Au Metropol, le réalisateur Boris Barnet s'est soûlé à mort. Tout le monde se promenait hilare. On disait : “Pire, ce n'est pas possible.” »

Avant sa nomination à la place du fusillé Choumiatski, Dukelski dirigeait la direction du NKVD de Voronej. Il contrôlait personnellement le poète Mandelstam, alors en relégation à Voronej. Dukelski avait commencé comme pianiste de cinéma muet. En 1938, il est opposé à la participation de Marina Ladygina au film *Les Tracteurs*. Le réalisateur Ivan Pyriev s'entête. Ladygina est sa femme. Elle tournera donc dans le film.

Dukelski sera bientôt transféré du cinéma à la direction de la Marine de l'URSS. À partir de juin 1939, toute la culture soviétique est supervisée par l'ancien procureur de l'URSS, désormais vice-président du Conseil des commissaires du peuple, Vychinski.

Lorsque, à la fin de l'année 1939, l'acteur Boris Chchoukine meurt, c'est précisément Vychinski qui informe Staline du décès soudain de l'interprète de Lénine. Staline réagit :

« J'aimerais savoir qui a soigné Chchoukine. Pourquoi ne nous a-t-on pas informés de sa maladie, de la nature de sa maladie ? Je propose d'instruire cette affaire sans bruit, en confiant l'enquête personnellement à Vychinski et à Beria. »

L'ancien procureur Vychinski va suivre de très près la culture jusqu'au moment où il passera aux fonctions de vice-commissaire du peuple aux Affaires étrangères.

En 1939, le film *Les Tracteurs* sort sur les écrans du pays sans mention du réalisateur Pyriev dans le générique. Pyriev a exigé que son nom soit retiré, après que le président du Comité pour le cinéma, Dukelski, a coupé 600 mètres de pellicule. *Les Tracteurs* sort donc dans la version montée par le censeur Dukelski.

Mikhaïl Romm se souvient du style de travail du chef du cinéma soviétique. Dukelski convoque Romm pour deux heures. Romm arrive. Dukelski demande :

— Vous êtes qui ?

Romm répond :

— Je suis Romm, réalisateur, vous m'avez convoqué.

— Quand ? — s'irrite Dukelski.

— À deux heures.

— Et il est quelle heure, là ?

— Deux heures.

— Quatorze ! Quatorze heures ! — hurle Dukelski. — Deux heures, c'est la nuit. Vous, les travailleurs de la création, vous n'êtes pas habitués à la discipline, mais chez moi, il y aura de l'ordre.

Les convocations de nuit, c'est le style de travail stalinien. Tous les chefs, à tous les niveaux, l'imitent. La reproduction des habitudes personnelles de Staline dans toute la verticale bureaucratique rend le système soviétique monolithique. Les manifestations extérieures — comme les réunions nocturnes — reflètent l'essence du système. Il est fondé sur l'arbitraire. Il est fermé, de coulisses. En 1939, après 1937 et 1938, les cadres de ce système sont, au sens propre, prêts à tout. Mais tous ne sont pas physiquement et psychiquement capables de supporter la vie nocturne à la stalinienne. Elle ne cessera qu'avec la mort de Staline. Le jour redeviendra le jour, et la nuit simplement la nuit.

La star du cinéma qu'on appelle « stalinien », l'interprète du rôle principal dans *Les Tracteurs*, l'acteur Nikolai Krioutchkov, n'est pas membre du Parti jusqu'à la mort de Staline. Il n'adhère au Parti qu'en 1953. L'interprète du rôle féminin principal dans *Les Tracteurs*, Marina Ladygina, n'entrera jamais au Parti. Le réalisateur des films les plus célèbres des années 30-40, Ivan Pyriev, recevra sa carte du Parti seulement en 1956, l'année du XXe congrès anti-stalinien de Khrouchtchev.

Staline aime le film *Les Tracteurs*. Bien sûr, ce n'est pas *Tchapaïev*, que Staline a vu 17 fois. Néanmoins, *Les Tracteurs* se gravent bien dans sa mémoire. À l'automne 1946, au Kremlin, lors d'une rencontre avec les principaux réalisateurs, Staline passe le long des rangs, s'arrête et observe ceux qui sont assis devant lui. Puis il s'approche de Molotov et demande :

« Lequel d'entre eux, c'est *Les Tracteurs* ? »

Ivan Pyriev se souvient :

« Il s'est mis à me regarder comme un tableau. J'ai eu la chair de poule. Moi aussi je le regardais. Il était un peu bleuâtre. Grisonnant, le visage strié de veines bleues. La tunique en drap bleu de général. »

Ce souvenir de Staline à propos *des Tracteurs* en 1946, après la guerre, ne peut pas être fortuit. Pour lui, ce film est complètement lié à l'année 1939, juste avant la guerre. Cette comédie de la vie kolkhozienne est en réalité un document historique, qui parle à la fois de la politique intérieure et de la politique extérieure soviétique. 1939 est une année de grande politique extérieure mondiale.

Le tournage du film *Les Tracteurs* commence à l'automne 1938. Krioutchkov — ou plutôt le personnage de Krioutchkov — arrive d'Extrême-Orient, et il est évident qu'il est censé être un participant aux événements du lac Khassan. Cet affrontement militaire local avec les Japonais se solde pour l'URSS par de lourdes pertes. L'URSS n'est pas prête à la guerre. Quatre mois avant Khassan, une résolution du comité régional extrême-oriental du Parti, en date du 27 avril 1938, constate :

« Les ressources matérielles — automobiles, tracteurs — ne sont pas prêtes. Le cheptel de chevaux est mal entretenu. Les fers à cheval manquent, ce qui conduit à abîmer les sabots. »

L'organisation de parti de la compagnie de transport du 301^e régiment de la 48^e division de fusiliers discute également de l'état du cheptel. Elle adopte une résolution :

« On constate des maladies et des démangeaisons chez les chevaux. N'y aurait-il pas ici, dans le commandement, des ennemis du peuple ? »

Toute la décennie 30 a servi à mettre en place une économie de mobilisation, tournée vers la guerre, à gonfler l'hystérie militaire et la suspicion de masse. Mais en 1938, tout cela ne donne pas de résultats réels. Dans ce conflit local, le Japon, finalement vaincu, subit trois fois moins de pertes que l'URSS.

Les journaux affichent un optimisme et un ton victorieux unanimes. Mais rien ne peut égaler, rien ne peut convaincre aussi bien du succès militaire présent et futur que le sourire de Krioutchkov. C'est par ce sourire de vainqueur que s'ouvre *Les Tracteurs*, dont le tournage commence juste après Khassan.

Le héros de Krioutchkov porte quatre triangles sur ses pattes d'épaule, il est sergent-chef. Il rentre après sa démobilisation. Ainsi, le personnage de Krioutchkov, Klim Iarko, a servi dans l'Armée rouge au moment des plus fortes répressions dans l'armée. Leur réalité et leur ampleur sont confirmées personnellement par le commissaire du peuple à la Défense, Vorochilov, le 29 novembre 1938, lors d'une réunion du Conseil militaire suprême. Vorochilov déclare :

« Nous avons nettoyé plus de quarante mille personnes. »

En janvier 1938 déjà, Staline déclare :

« D'où vient la force d'une armée ? Certains pensent que la force de l'armée vient d'un bon armement. D'autres pensent que toute la force de l'armée réside dans le corps des commandants. C'est faux aussi. La force principale de l'armée réside dans le fait que la politique du gouvernement est juste ou non. »

Conformément à ce principe stalinien, en 1937-1938, sont fusillés : 3 maréchaux sur 5, 2 commissaires d'armée de 1^{er} rang sur 2, 2 commandants d'armée de 1^{er} rang sur 4, 12 commandants d'armée de 2^e rang sur 12, 2 amiraux de 1^{er} rang sur 2, 15 commissaires d'armée de 2^e rang sur 15, 60 commandants de corps sur 67, 25 commissaires de corps sur 28, 136 commandants de division sur 199, 221 commandants de brigade sur 397, 34 commissaires de brigade sur 36.

Le grand chef militaire de la Grande Guerre patriotique, le maréchal Vassilevski, écrira :

« Sans 37, il n'y aurait peut-être même pas eu la guerre de 1941. »

Le 13 janvier 1939, un ordre commun du NKVD et du Commissariat à la Défense est publié sur la coordination des actions en cas d'arrestation de militaires.

Cet ordre est de caractère formel, la priorité reste au NKVD. Il présente un autre intérêt : il contient une indication directe selon laquelle les arrestations concernent non seulement le corps des commandants, mais aussi la troupe, des soldats comme le personnage de Krioutchkov. Il a donc toutes les raisons de se réjouir : non seulement il a survécu aux combats, mais il n'est pas tombé dans le hachoir de la Grande Terreur. Il est sain et sauf, et surtout il ne discute en aucun cas, avec ses compagnons de voyage, de ce qu'il a laissé derrière lui.

Le maréchal Joukov se souvient :

« Personne n'avait confiance en personne, les gens se mirent à se craindre les uns les autres, à éviter toute conversation. »

Il poursuit :

« L'instruction militaire et politique du corps des commandants a brusquement chuté, et, par conséquent, la discipline et tout le service de la troupe se sont affaiblis. »

Les commandants sont désemparés. L'état moral de l'armée après les répressions est catastrophique. Le nombre de suicides et d'accidents augmente. Dans le *Règlement disciplinaire de l'Armée rouge*, de nouvelles dispositions sont introduites :

« En cas de désobéissance, le commandant a le droit de prendre toutes les mesures de contrainte. Il ne porte pas la responsabilité des conséquences. »

Les commandants s'habituent progressivement à battre leurs subordonnés, la brutalité devient la norme.

En 1938, après sa démobilisation, le héros de Krioutchkov est libre. Contrairement aux kolkhoziens qui, depuis 1933, sont privés de ce droit et attachés à leur kolkhoze.

L'arrivée du héros-tankiste Krioutchkov au village, c'est une bouffée de liberté qui donne le vertige, c'est le parfum de la grande vie soviétique. Un parfum en style militaire. Ce style ne date pas d'hier.

Les frères Pokrass, dès 1937, écrivent la chanson « *Si la guerre éclate demain* ». La guerre du lendemain ne fait pas peur, au contraire, la guerre de demain met de l'animation, réjouit au point que l'anticipation de la guerre devient le leitmotiv de la comédie *Les Tracteurs*.

Le masque à gaz est le visage de cette époque. Le masque à gaz au village, c'est une initiation inattendue à la haute mode. Il est plus accessible qu'un coupon de crêpe de Chine. Dans *Les Tracteurs*, Marina Ladynina porte sans cesse une combinaison ample. C'est Krioutchkov qui lui a appris à conduire une moto. Ladynina se souvient :

« Krioutchkov conduisait tout, c'était un vrai homme, et moi j'avais peur. Alors il me dit : "Machka, ne mollis pas, tout ira bien." Kolka m'a appris que si je ne peux pas m'arrêter, il faut couper le moteur et tomber. Et il m'a appris à tomber. Voilà qu'un jour j'ai justement chuté comme ça. Il arrive, me regarde et me dit : "Alors, Machka, tu restes par terre ?" — "Je reste, Kolka." Et voilà. »

En 1939, au village, un kolkhozien sur cent seulement peut se permettre une moto comme celle qu'elle conduit dans *Les Tracteurs*.

Ladynina et Krioutchkov tournent dans *Les Tracteurs* sur des tracteurs S-65. Le « S » signifie « Stalinec ». Ils sont fabriqués à l'usine de tracteurs de Tcheliabinsk. L'usine est conçue par l'Américain Albert Kahn, l'un des plus grands architectes industriels du XXe siècle. Spécialiste des grandes usines, il développe une technologie permettant de concevoir un énorme complexe industriel en quelques mois, et de le construire tout aussi vite.

La collaboration de Kahn avec le gouvernement soviétique est strictement confidentielle. Elle commence en 1929, alors qu'il n'y a pas de relations diplomatiques entre l'URSS et les États-Unis. De 1929 à 1932, Kahn conçoit des usines de tracteurs à Stalingrad, Kharkov, Tcheliabinsk, Tomsk ; des usines aéronautiques à Kramatorsk et Tomsk ; des usines automobiles à Moscou, Tcheliabinsk, Stalingrad, Nijni Novgorod, Samara ; des fonderies à Dniepropetrovsk, Tcheliabinsk, Kharkov, Magnitogorsk, Sormovo, Stalingrad ; des trains de laminoirs à Kouznetsk, Magnitogorsk, Nijni et Verkhni Taguil, Sormovo. Au total, 521 sites. L'Américain Kahn conçoit pour l'URSS les principaux objets de la première plan quinquennale stalinienne. On lui propose un paquet de commandes d'une valeur de 2 milliards de dollars. Au cours actuel, cela représente 220 milliards de dollars.

Les structures pour l'usine de tracteurs stalinienne sont fabriquées aux États-Unis, puis transportées en URSS et montées en six mois. À Moscou, on crée une filiale de la firme Kahn avec un nom russe : *Gosproektstroï*. Le paiement des commandes se fait par l'exportation de blé. Staline écrit à Molotov en août 1930 :

« Il faut forcer comme des fous l'exportation de blé. Sinon, nous risquons de rester sans nos nouvelles usines métallurgiques et de construction mécanique (l'usine automobile, l'usine de Tcheliabinsk, etc.). »

L'exportation de blé, destinée à financer l'industrialisation militarisée, se poursuit au plus fort d'une famine mortelle. Des millions de victimes humaines pour la construction d'usines de tracteurs. En réalité, la production de tracteurs n'intéresse le pouvoir que parce qu'elle peut facilement être reconvertie pour fabriquer des chars.

L'usine de tracteurs est à l'état pur un objet militaire. C'est pour cela que Staline paie Kahn. Pour une économie purement militariste, le pouvoir paie par la faim dans le pays, par la mort des enfants. Ensuite, le pouvoir renonce aux services de Kahn et passe des commandes moins chères en Europe, y compris dans l'Allemagne hitlérienne.

Le 9 avril 1935, l'URSS et l'Allemagne signent un « Accord sur des commandes supplémentaires de l'URSS en Allemagne et sur leur financement par l'Allemagne ». Sous la garantie du gouvernement du Reich, une série d'entreprises allemandes se voient confier des commandes soviétiques. Ces commandes portent sur des équipements pour usines de construction mécanique, pour l'industrie pétrolière et chimique, des moyens de transport, des équipements de laboratoire. S'y ajoute l'assistance technique. Au titre de ce crédit, l'URSS reçoit d'Allemagne des équipements pour 151,2 millions de marks. Le remboursement devait intervenir en 1941. La guerre ayant commencé, ce crédit ne sera pas remboursé par la partie soviétique.

Hitler lève l'interdiction d'exporter des armes vers l'URSS. Les entreprises Carl Zeiss fournissent des télémètres et des périscopes. La firme « Karlsruhe Werner » vend des machines pour cartouches. En 1937 commence la réception d'équipements allemands pour le service d'aérodrome de l'Armée de l'air de l'Armée rouge. Mais ces informations sont secrètes, le cinéma n'est pas au courant. En 1939, à la veille de la signature du pacte de non-agression avec l'Allemagne, les tracteurs se préparent à fond à la guerre contre elle.

Pour le paysan soviétique, cloué à son kolkhoze, la conscription est souvent le seul moyen de sortir au grand jour. Après leur service militaire, les hommes obtiennent un passeport et préfèrent ne pas revenir au kolkhoze. La direction d'un kolkhoze de Sibérie orientale adresse une lettre à Staline et Kalinine :

« Les soldats démobilisés qui ont servi dans l'Armée rouge s'enracinent très rarement dans le kolkhoze, la plupart flairent un peu l'odeur du kolkhoze et filent vers les usines en ville. »

Nikolaï Krioutchkov lui-même n'est pas devenu kolkhozien pour une simple raison familiale. Il est natif de Moscou. Ses parents travaillaient à la manufacture Prozorov, dont le co-directeur était le père des futurs académiciens Nikolaï et Sergueï Vavilov. Après 1917, l'usine s'appelle « Trekhgorka ». Dans son livre de souvenirs, Krioutchkov ne dit rien de la vie moscovite d'après la révolution. Il note sèchement :

« Mon père et ma mère avaient un rêve : construire leur propre maison au village. Maintenant je comprends, — écrit Krioutchkov — que pour ma mère, c'était la seule chance réelle de prolonger la vie de mon père. À la campagne, avec l'air frais et une nourriture saine. »

Krioutchkov écrit ses mémoires à l'occasion des 25 ans de la sortie de *Les Tracteurs*, en 1964. La terrible faim moscovite d'après la révolution reste, naturellement, hors champ. Dans le champ, on voit seulement lui, son frère cadet et son père partir à la campagne dans la région de Toula pour construire leur maison. Le père meurt bientôt, en 1920. La mère ramène ses enfants malade du typhus à Moscou.

Sans la mort du père, la famille avec ses deux fils se serait probablement établie au village, aurait survécu jusqu'à la dékoulakisation et à la collectivisation. Le pays n'aurait alors sans doute jamais vu l'acteur Krioutchkov.

Dans son enfance, on l'appelle longtemps Kolka le Tordu. Il écrit :

« Après le typhus, ma tête penchait de côté, vers l'épaule. Puis je me suis mis à la boxe, j'ai commencé à tenir la tête droite, et le surnom a disparu. »

L'usine, la boxe, puis le théâtre, puis le cinéma et la gloire. Vu du XXI^e siècle, ce schéma semble absolument hollywoodien. L'écrivain Vassili Aksionov écrit :

« Si Krioutchkov était arrivé à Hollywood avec son physique et son talent, il serait devenu là-bas aussi une méga-star. »

Il aurait accumulé des dizaines de westerns et de mélodrames. Il aurait été ce type téméraire, aux dents blanches, super fiable, en qui les femmes comme les hommes ont une confiance absolue. Il aurait chanté, dansé, galopé, piloté lui-même un avion. Tout sans doublure. Il aurait fait à Hollywood exactement ce qu'il fait dans le cinéma soviétique d'avant-guerre. Krioutchkov est universel et naturel, comme un véritable professionnel.

Hollywood n'est pas étranger, il est même parent du cinéma stalinien. Les sujets kolkhoziens ne sont pas un obstacle. Le jeune Vassili Staline le sent intuitivement : il aime Krioutchkov le super-héros et, en spectateur naïf mais puissant, ne veut à aucun prix que Krioutchkov change d'emploi. Mais Krioutchkov, en acteur de force, veut de la diversité artistique.

Il se souvient :

« Quand j'ai commencé à tourner dans *La Porcheresse et le berger*, mon ami Vassili Staline est venu me voir, un peu imbibé, et s'est mis à hurler que je n'avais pas le droit de jouer ce rôle, que je n'avais pas le droit de salir mes anciens personnages. Il menaçait même de m'"exiler en Sibérie". Et moi je lui ai chanté en réponse : "Moi, la Sibérie, la Sibérie, j'en n'ai pas peur. La Sibérie, c'est aussi la terre russe." Le matin, il a appelé pour s'excuser. »

Certaines scènes de *La Porcheresse et le berger* sont tournées à la VSHV — l'Exposition agricole pan-soviétique (devenue plus tard la VDNKh, et aujourd'hui le VVC). La VSHV est inaugurée le 1er août 1939. Le film de Pyriev *La Porcheresse et le berger* devait être proposé aux Oscars, mais il ne le fut pas. C'est sans doute mieux ainsi : obtenir un Oscar à l'époque stalinienne pouvait facilement se transformer en terribles répressions. *La Porcheresse et le berger* fut projeté aux États-Unis avec un grand succès sous le titre *They Met in Moscow (Ils se sont rencontrés à Moscou)*.

Quand Krioutchkov commence à vieillir, il passe aux rôles qu'on qualifie de « gabiniers ». Jean Gabin, les classiques d'Hollywood, Nikolai Krioutchkov — l'art ne connaît pas de frontières d'État, et Nikolai Krioutchkov est un grand acteur pour tous les temps.

Dans le cinéma stalinien, Krioutchkov n'incarne jamais un type purement propagandiste. Mais pour des millions de gens, il reste dans la mémoire comme un symbole de l'époque. Et le temps écoulé semble, pour cela, meilleur, plus talentueux, plus lumineux. Marina Alexeïevna Ladynina, qui n'a pourtant rien de sentimental, dit de lui :

« Un homme-soleil. »

Avant le cinéma, au début des années 30, Krioutchkov part en tournée à Perm. À ce moment, le vice-commissaire aux Affaires intérieures, mais chef de fait du NKVD, Guenrikh Iagoda, est hospitalisé au Kremlin pour une pneumonie. On demande à Krioutchkov à Perm :

« Comment va la santé de Iagoda ? Quelles nouvelles ? »

« De mauvaises nouvelles », répond Krioutchkov.

« Quoi, c'est sans espoir ? Il est en train de mourir ? »

« Non, au contraire, il se remet. »

En 1939, le réalisateur Ivan Pyriev ne veut pas tourner la scène finale des *Tracteurs* avec le portrait de Staline. Dans la version originale, elle ressemblait à la version réalisée plus tard sous Khrouchtchev, après le XXe congrès. En 1939, le chef du Comité pour le cinéma, Dukelski, force Pyriev à retourner la fin. Dukelski hurle :

« Donnez plus de Staline. Plus de Staline ! »

Le même Vassili Aksionov écrit :

« Krioutchkov, c'est une découverte colossale du réalisateur Barnet, comparable seulement à ce qu'a fait, deux décennies plus tard, Elia Kazan en découvrant Marlon Brando. »

Krioutchkov lui-même reconnaît que sans Boris Barnet, il ne serait pas devenu ce qu'il est. Plus tard, ils seront de grands amis. Barnet aime Krioutchkov pour son caractère gai, sociable, sa simplicité et sa chaleur. Barnet a neuf ans de plus que lui. C'est un maître reconnu, un réalisateur populaire, et aussi un excellent acteur et sportif.

« Et quels trucs il pouvait faire ! — se souvient Krioutchkov. — Sous mes yeux, pendant un tournage, il a sauté d'une fenêtre d'une maison à la fenêtre de la maison d'en face, sans aucune sécurité. »

Krioutchkov écrit :

« Je pense que tous mes exercices de boxe, de lutte, d'haltérophilie, de tir de précision, ont été, dans une certaine mesure, “mis en scène” par Boris Barnet. »

Le premier film de Barnet avec Krioutchkov est *La Banlieue (Okraina)*. La première a lieu dans un tout nouveau cinéma, *L'Oudarni*. Les policiers refusent de laisser Krioutchkov entrer à sa propre

première. Il est habillé de façon invraisemblable, avec une houppette bravache. Il met mal à l'aise le public bien-pensant. C'est Barnet qui finit par le faire entrer. « Par piston ».

Kirill Stoliarov, fils du célèbre acteur Sergueï Stoliarov, ami de Krioutchkov, se souvient : « Oncle Kolia ne se donnait jamais de grands airs. Il était sincère jusqu'au bout. C'est pour ça qu'on l'aimait. Il portait sa casquette, qu'il appelait son "kelar". "J'ai mon kelar, mon vieux. Ma casquette !" Il n'a jamais mis de chapeau. »

Lors d'un défilé sur la place Rouge, tout le monde levait la tête pour regarder l'avion, et lui croquait une pomme en regardant autour de lui.

Quand il montait sur scène avec son accordéon et chantait *Trois tankistes*, tout le monde se levait en hurlant comme des fous.

Barnet a découvert Krioutchkov au TRAM de Moscou — le Théâtre de la Jeunesse ouvrière, dont naîtra le théâtre du Komsomol Léniniste. Krioutchkov y a étudié deux ans. L'art dramatique est enseigné par des acteurs du MKhAT : Nikolaï Batalov, Alexeï Gribov, Nikolaï Khmelyov, qui jouait Alexeï Tourbine dans la pièce de Boulgakov. Boulgakov lui-même dirige la section littéraire. Il se retrouve à ce poste au TRAM après sa célèbre conversation téléphonique avec Staline au printemps 1930. Boulgakov rêvait du MKhAT, il atterrit au TRAM.

Krioutchkov se rend parfois chez lui, à son appartement. La section musicale du TRAM est dirigée par Isaak Dounaïevski. La biomécanique est enseignée par la fille de Meyerhold, Irina Khold.

La prochaine fois que Krioutchkov verra la fille de Meyerhold, déjà liquidé par Staline, ce sera sur le tournage du film *L'Étoile*, en 1948.

Dans *L'Étoile*, comme dans *Les Aviateurs du ciel tranquille*, Krioutchkov tourne avec Vassili Merkouriev. Merkouriev lui présente Irina Khold : « Ma femme. »

À ce moment-là, tous les frères de Merkouriev sont au camp. Les trois enfants de son frère Piotr sont élevés dans sa famille, avec ses trois propres enfants.

L'Étoile sortira en 1953, après la mort de Staline. Dans la scène finale, Krioutchkov arrache avec les dents la goupille d'une grenade. Il se souvient :

« Staline n'a pas aimé que mon héros, le sergent Mamotchkine, avant de se faire exploser, dise : "Voilà, c'est tout", et pas "Pour Staline !" Le film a été interdit. »

Au TRAM, la danse est enseignée par la célèbre ballerine de l'époque, Natalia Plan. Les cours de danse au TRAM tiennent de la folie collective.

Krioutchkov se souvient de sa danse dans *Les Tracteurs* : « J'ai "donné" vingt-six figures. Et sans doublure. »

Natalia Plan est l'épouse de Boris Barnet. C'est elle qui présente Krioutchkov à Barnet : « Voilà mon partenaire de danse. »

Barnet l'introduira au cinéma.

Barnet lui transmet la passion de la pêche. Krioutchkov part à la pêche à la moindre occasion, même pendant les tournages. Peu avant sa mort, quand il n'a plus la force, il regardera sa femme pêcher. Et cela seul lui apportera encore du plaisir.

Pendant que, à l'écran, le héros de Krioutchkov, dans *Les Tracteurs*, revient des événements de Khassan, dans la réalité commencent les combats sur la Khalkhin-Gol. En 1939, la rivière Khalkhin-Gol coule dans une zone frontalière de 100 kilomètres entre la Mongolie et l'État du Mandchoukouo, créé par le Japon dans le nord-est de la Chine.

Des incidents opposent gardes-frontières mongols et japonais. On ne sait pas précisément sur quel territoire ils se produisent, la frontière n'étant pas fixée. La Mongolie est sous contrôle soviétique et vit dans un isolement total. Le Japon propose à la Mongolie d'ouvrir des négociations sur la démarcation de la frontière.

Moscou s'y oppose, et s'oppose à toute relation diplomatique de la Mongolie avec qui que ce soit. Des troupes soviétiques ont été introduites en Mongolie dès 1937.

En 1939, aucun des documents de topographie militaire disponibles — ni celui de 1906, ni ceux de 1933 ou 1934 — ne permet d'affirmer que le territoire contesté le long de la Khalkhin-Gol appartient à la Mongolie sous contrôle soviétique. On finit par trouver une carte de 1887 qui convient à la direction soviétique, et cela signifie le début des hostilités.

Au cours des premiers combats, en mai 1939, le commandant de corps Gueorgui Joukov peine à stopper la fuite des soldats hors du champ de bataille. Des renforts soviétiques sont envoyés en Mongolie. Le 31 août, Joukov rapporte que les unités japonaises ont été battues.

Staline, pendant ce temps, remplace toute la direction de la Mongolie. Ces hommes sont arrêtés, amenés à Moscou et emprisonnés. Les dirigeants de l'État mongol sont jugés par la Collégialité militaire de la Cour suprême de l'URSS. Ils sont fusillés près de Moscou. Seul le maréchal Choïbalsan survit.

Le 11 mai 1939, jour du début des événements sur la Khalkhin-Gol, le pilote Héros de l'Union soviétique Anatoli Serov, mari de l'actrice Valentina Serova, se tue près de Riazan lors d'essais en vol. Sa longue et compliquée histoire d'amour avec Konstantin Simonov commencera en 1940.

En 1939, Simonov est sur la Khalkhin-Gol, même s'il n'y arrive qu'à la fin des événements. Il écrit :

« Mais j'ai fréquenté des gens qui y avaient été DÈS LE DÉBUT. Et je n'ignorais pas que nos voitures blindées brûlaient comme des cierges, ni que nos chars rapides BT-5 et BT-7 se sont soudain révélés très vulnérables au feu de l'artillerie, ni que nos chasseurs étaient plus lents que les appareils japonais. Au début, les Japonais descendaient nos jeunes pilotes dans le ciel, et la situation ne s'est redressée que lorsque nos meilleurs pilotes, déjà distingués en Espagne, sont venus à la Khalkhin-Gol. »

Simonov reconnaît franchement que, jusqu'à la Khalkhin-Gol, l'armée lui paraissait beaucoup mieux préparée à la guerre qu'elle ne l'était en réalité.

« J'ai vu de mes propres yeux, — écrit-il, — que l'infanterie japonaise se battait avec acharnement, qu'elle mourait mais ne se rendait pas. L'ennemi était courageux, et j'admettais qu'on pouvait s'attendre à la même chose de la part des Allemands. »

Il défend avec peine le vers :

« Oui, l'ennemi fut brave, d'autant plus grande est notre gloire. »

Mais à la radio, il entendra une version complètement différente :

« Oui, l'ennemi fut perfide. »

La radio, principal moyen de communication de masse, ne tolère pas sur les ondes l'idée même que l'ennemi puisse être courageux. Il faut maintenir la population dans l'illusion que les victoires seront faciles. Cette tromperie — manifestation de la méfiance de Staline envers son peuple — coûtera cher au pays. En 1941, une génération de Soviétiques cruellement trompée par le pouvoir, mais aimant sincèrement sa patrie, part au combat.

Dans le film *Un gars de chez nous* (d'après la pièce de Simonov), le héros de Krioutchkov, Sergueï Loukonine, est à la Khalkhin-Gol en août 1939, comme Simonov lui-même. C'est à ce moment-là qu'a lieu à Moscou la signature du célèbre accord germano-soviétique, connu sous le nom de pacte Molotov-Ribbentrop.

Viatcheslav Molotov est, depuis mai 1939, commissaire du peuple aux Affaires étrangères à la place de Maxime Litvinov. Joachim von Ribbentrop est le ministre des Affaires étrangères du Reich. L'idée du pacte vient de la partie allemande, c'est-à-dire de Hitler.

Dès le début de 1939, on observe toutefois, des deux côtés, des tendances au rapprochement. La presse anglaise et française discute des éventuelles actions agressives de l'Allemagne contre l'URSS.

Staline, au XVIII^e congrès du Parti le 10 mars, ironise à ce propos :

« Il semble bien que ce vacarme suspect ait pour objectif de soulever la colère de l'Union soviétique contre l'Allemagne. »

À Berlin, on entend parfaitement les mots de Staline. Ribbentrop en rend compte à Hitler. Göring discute du discours avec Mussolini. Celui-ci estime qu'il sera facile de s'entendre avec la Russie.

À la base de l'attirance réciproque et de la loyauté croissante entre l'URSS et l'Allemagne, on trouve des intérêts économiques aigus.

L'Allemagne, du fait de sa préparation à une grande guerre, a besoin de l'URSS pour le pétrole, le blé, le minerai de fer, les phosphates, les métaux non ferreux.

Il existe une liste, annotée de la main de Staline.

L'URSS, de l'Allemagne, veut des technologies de pointe et des équipements à haute productivité. Des avions. Et diverses, comme l'écrit Staline, « broutilles ».

L'industrialisation soviétique n'a pas donné, et ne pouvait pas donner, à Staline les résultats espérés. L'économie soviétique d'avant-guerre ne peut se passer de soutien financier et technique extérieur.

La satisfaction mutuelle germano-soviétique devient réalité après l'événement survenu à Munich en septembre 1938. Le 29 septembre est signé un accord entre l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Italie : l'Allemagne reçoit la région des Sudètes en Tchécoslovaquie, peuplée majoritairement d'Allemands. C'est un grand succès pour Hitler.

L'accord de Munich reste une page honteuse de l'histoire diplomatique des démocraties européennes.

À l'automne 1938, le Premier ministre britannique Chamberlain revient à Londres en déclarant :
« J'ai ramené la paix pour notre temps. »

Choqué par la politique d'apaisement de l'agresseur, le futur Premier ministre Winston Churchill déclare alors :

« Nous venons de subir une défaite manifeste. Il n'y a aucune raison d'espérer que tout s'arrête là. Ce n'est que la première gorgée d'une coupe amère, si nous ne connaissons pas un redressement moral, si nous ne nous réveillons pas pour refaire le choix de la liberté, comme autrefois. »

L'accord de Munich ne dure pas. Six mois plus tard, l'Allemagne méprise l'accord passé avec ses partenaires. La Tchécoslovaquie est rayée de la carte politique de l'Europe. Nous sommes en mars 1939.

L'URSS condamne catégoriquement l'accord de Munich, le qualifie de « complot de Munich ».

Immédiatement après cette déclaration, l'URSS entre en contact avec l'Allemagne et passe ses propres commandes militaires dans les usines de Tchécoslovaquie occupée.

En mai 1939, l'Allemagne cherche à nouveau à entrer en contact avec l'Angleterre. Elle en a besoin avant l'attaque contre la Pologne, déjà imminente. Mais un second Munich échoue. En Angleterre, il existe, à côté de « l'homme de Munich » Chamberlain, des esprits lucides qui comprennent le danger d'un accord avec Hitler. Et surtout, l'Angleterre a une presse libre. Celle-ci met au grand jour les négociations secrètes avec l'Allemagne. Les journaux titrent : « Ne pas permettre un second Munich ».

C'est précisément l'opinion publique anglaise qui empêche la répétition de la honte de Munich. Chamberlain démissionne bientôt. Churchill lui succède.

Staline, à sa manière, exploite l'information sur ce second Munich avorté. C'est une excellente justification et un paravent pour sa propre grande partie internationale. L'aboutissement en est un document passé à l'histoire sous le nom de pacte Molotov-Ribbentrop.

En URSS, l'opinion publique n'est pas au courant des rapports avec l'Allemagne. De plus, le pacte à venir n'est même pas débattu au Politburo. Les décisions sont prises par un seul homme. Deux ou trois personnes détiennent l'information.

La conclusion du pacte est une combinaison à plusieurs coups.

Le 19 août 1939 est signé un accord économique, dit « de crédit ». L'Allemagne accorde à l'URSS un crédit de 200 millions de marks. L'initiative vient de l'Allemagne.

Après cet accord de crédit, le 23 août 1939, est signé à Moscou, par les deux ministres des Affaires étrangères, le document politique : le « pacte de non-agression » entre l'URSS et l'Allemagne.

La version allemande du pacte contenait, dans le préambule, des mots sur le caractère amical des relations germano-soviétiques. Staline les barre. En août, il juge que des déclarations d'amitié seraient trop inattendues pour l'opinion soviétique et mondiale. L'amitié est reportée d'un mois.

Le pacte de non-agression s'accompagne d'un protocole secret.

Conformément à ce protocole, l'Allemagne et l'URSS se partagent la Pologne le long des rivières Vistule, Narew et San, du nord au sud, pratiquement en deux.

En outre, la Bessarabie et les pays baltes — Finlande, Lettonie, Estonie — sont intégrés à la sphère d'influence soviétique. Tous, sauf la Lituanie.

Au banquet après la signature du pacte, Staline porte un toast à Hitler :

« Je sais combien la nation allemande aime son Führer. Et c'est pourquoi j'ai envie de boire à sa santé. »

Le 1er septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne. C'est le début de la Seconde Guerre mondiale. La veille, le 31 août, Ribbentrop informe Staline de l'invasion imminente. Son message se termine par les mots :

« L'armée allemande est partie en campagne. »

Conformément au protocole secret du pacte, les troupes soviétiques entrent immédiatement sur le territoire de la Pologne orientale.

Dans la presse soviétique, on parle d'« opération de libération » de la Biélorussie occidentale et de l'Ukraine occidentale.

Un an plus tôt, Hitler avait qualifié d'« opération de libération » l'entrée des troupes allemandes dans la région des Sudètes en Tchécoslovaquie, peuplée d'Allemands ethniques. Cela s'était fait en application de l'accord de Munich. Très vite, la Tchécoslovaquie entière est occupée.

En 1939, la Pologne disparaît de la carte de l'Europe. L'URSS et l'Allemagne hitlérienne ont désormais une frontière commune.

La dernière semaine de septembre 1939, alors que la guerre a déjà commencé, s'ouvre un nouveau round de négociations avec l'Allemagne. Staline décide d'échanger une partie des territoires déjà partagés. Il ne veut plus du tronçon de Pologne jusqu'à la Vistule. Il se souvient, semble-t-il, de la résistance opposée par les Polonais à l'Armée rouge en 1920.

En 1939, Staline cède à Hitler un peu de Pologne, mais prend en échange la Lituanie.

Le 28 septembre 1939, après le partage commun de la Pologne, l'URSS et l'Allemagne signent un nouveau document, avec de nouveaux protocoles secrets.

Ce document s'intitule désormais « Traité de frontière et d'amitié ».

Le 30 septembre, tous les grands journaux, y compris *La Vérité des pionniers*, publient une carte de l'ex-Pologne. Sous la carte, la légende :

« Frontière des intérêts d'État réciproques de l'URSS et de l'Allemagne sur le territoire de l'ancien État polonais. »

Dans la ville polonaise de Zakopane, le NKVD et la Gestapo créent un centre commun pour « lutter contre l'agitation polonaise ».

Khrouchtchev, alors premier secrétaire du Parti communiste d'Ukraine, se souvient :

« Le commissaire aux Affaires intérieures d'Ukraine, le commissaire de la sécurité d'État de 3e rang Ivan Serov, a établi des contacts avec la Gestapo. Le NKVD a remis à la Gestapo un grand groupe de communistes qui pensaient trouver en Union soviétique un refuge contre le nazisme. »

La Seconde Guerre mondiale, la plus sanglante de l'histoire, commence et, pendant presque deux ans, jusqu'en juin 1941, se déroule sous le signe de l'amitié officielle entre Hitler et Staline.

Avant la signature du Traité d'amitié, Staline dit à Ribbentrop :

« Si l'Allemagne, contrairement aux attentes, se trouve dans une situation difficile, le peuple soviétique viendra en aide à l'Allemagne et ne permettra pas qu'elle soit terrassée. »

En décembre 1939, pour le 60e anniversaire de Staline, Hitler lui envoie un message de félicitations. Ribbentrop le félicite séparément. Staline répond :

« Je vous remercie, Monsieur le ministre. L'amitié des peuples d'Allemagne et d'Union soviétique, scellée par le sang, a toutes les raisons d'être durable et solide. »

Staline parle du sang polonais.

Le président du Komintern, Gueorgui Dimitrov, note dans son journal qu'à l'occasion de son soixantième anniversaire, Staline dit à ses invités :

« L'Union est devenue trop à l'étroit. La Finlande et la Bessarabie ne nous feraient pas de mal. »

Le cinéma ne suit pas le rythme de la politique. Dans *Les Tracteurs*, qui triomphe alors sur les écrans du pays, on chante encore :

« Nous ne voulons pas un pouce de terre étrangère. »